

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 29 (1891)
Heft: 24

Artikel: La Croix-d'Ouchy
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-192371>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Flandres, les ouvrières chantent, pendant leur délicat travail, des chansons flamandes, désignées sous le nom de *tellingén*, qui leur servaient jadis à compter le nombre des mailles faites dans un certain laps de temps.

Pendant le temps nécessaire à la récitation d'un vers, la dentellière faisait une maille et la maintenait par une épingle. Le nombre des vers débités déterminait ainsi le nombre des mailles ou des épingles. Dans les écoles de fileuses, les *tellingén* étaient pareillement chantées pour régler les divers mouvements du rouet. C'étaient des sortes de complaintes, des chansons à répétition, composées de fragments de thèmes populaires. La chanson des fileuses de Payerne, dont voici quelques couplets, en donne un charmant exemple :

Ainsi que moi, filait jadis
La reine Berthe, en ce pays... je file.
Par nos rouets, par nos châteaux,
Les jours d'hiver nous abrégions.
Nous filons, nous filons, ma fille et moi.

Quand ma voisine, sur le soir,
Avec sa nièce vient nous voir... je file.
Autour du feu nous nous rangeons,
Et toutes quatre nous chantons.
Nous filons, nous filons, ma fille et moi.

En filant on peut bien causer,
Mais du prochain ne faut gloser... je file.
Quand de médire on fait métier,
Le fil devient rude et grossier.
Nous filons, nous filons, ma fille et moi.

Filez, filez, mes chers enfants !
Filez d'accord, filez longtemps... je file.
Filez pour nous et nous pour vous :
C'est bien le destin le plus doux.
Nous filons, nous filons, ma fille et moi.

Une des plus anciennes chansons que l'on connaisse est celle des meuniers. Les meuniers ont toujours passé, d'ailleurs, pour de beaux parleurs, et, à plus forte raison, pour des chanteurs experts. Cette chanson rappelle leurs occupations en y mêlant une légende, celle d'une fille mariée malgré elle :

Pilons, pilons l'orge
Pilons l'orge, pilons là...
Mon père m'y maria
Pilons l'orge, pilons-là,
A un vilain m'y donna...

Et l'aventure de la fille malheureuse se poursuit en un nombre infini de couplets, interrompu sans cesse par une sorte d'imitation du bruit du travail.

Les chansons des vignerons, comme s'ils étaient égayés par avance, malgré leurs peines, par le vin, sont presque toujours joyeuses, au contraire. Dieu sait s'ils ont trouvé mille façons de célébrer la vigne. Une des plus célèbres énumère toutes les opérations par lesquelles passe cette vigne, espoir de tant de travailleurs ! On la montre de « plante en pousse », de « pousse en fleur », de « fleur en graine », puis en « vert », en

« mûr », en « coupe », en « cuve », en « tonne », en « bouche ».

« A Lavaux, nous dit M. Vuillemin, les effeuilles et les vendanges se faisaient au milieu des chants. Les chanteurs s'entre-répondaient. Telle chanson rustique, commencée près de Lausanne, se redisait de vigne en vigne, et de refrain en refrain jusqu'à Vevey.

Les marins ont aussi leurs chansons. Il en est une qui est devenue légendaire ; dans sa naïveté, elle n'est pas sans grâce :

Nous sommes bons pilotes
Qui conduisons au port ;
Nous connaissons les côtes
Et l'étoile du Nord.

Et arrive ce refrain d'une amusante crânerie :

Pour bien aimer
Faut être homme de mer,
Les matelots
Aim' au milieu des flots !

Il n'y a plus de *savetiers*, nous dit Jean Frolo du *Petit Parisien*, auquel nous avons emprunté plusieurs détails sur ce qui concerne les chansons des ouvriers en France ; le moindre teneur d'échoppe s'intitule *cordonnier* et prendrait la première désignation pour une insulte. Autrefois, les *savetiers* s'enorgueillissaient de leurs titres. Ils avaient une procession annuelle qui était très pompeuse, et ce jour-là ils chantaient un refrain qui célébrait leur métier, qui le mettait hors de pair, et terminait ainsi :

Place à messieurs de la savaterie !

Bref, tous ceux qui ont manié un petit outil ont chanté, et leurs peines leur paraissaient plus légères.

La Croix-d'Ouchy.

« Il y a bien longtemps que nous sollicitons, de la Compagnie du funiculaire, l'installation d'une station, nous disait l'autre jour un habitant de la Croix-d'Ouchy, en dégustant avec nous une bouteille d'excellent vin rouge de Saint-Saphorin, sur la terrasse ombragée d'un établissement bien connu des Lausannois. L'arrêt des Jordils n'est pas éloigné c'est vrai, mais il ne répond guère à nos désirs, très légitimes. Nous sommes appuyés, dans nos revendications, par les habitants du boulevard Industriel et du boulevard de Grancy, où devrait être établie la station correspondante, que justifie d'ailleurs le développement constant de ces quartiers. Il paraît cependant que cela ne suffit pas, car rien ne nous fait prévoir la réalisation prochaine de nos vœux. »

Tandis que nous causions, le ciel s'était couvert. Sur la route, un vent violent soulevait des nuages de poussière et, déjà, de grosses gouttes de pluie commençaient à tomber.

Et chacun de déguerpir. Plusieurs consommateurs se pressèrent du côté du funiculaire, pestant de devoir redescendre jusqu'aux Jordils.

— Vous voyez, me dit mon interlocuteur, n'ai-je pas raison ? Entrez un moment, en attendant que l'orage cesse. Nous voulons vous prouver que si l'on ne nous accorde guère les petites faveurs que nous demandons, nous n'en sommes pas moins de bons citoyens... Que dites-vous de cela ?... Je suis sûr que vous ne l'avez pas vu, et vous n'êtes pas le seul.

Il me tendit une photographie représentant un élégant arc-de-triomphe. Quatre pieds massifs, en verdure, surmontés de vases dans lesquels de magnifiques plantes d'ornement étalaient leur somptueux feuillage, étaient reliés par des guirlandes relevées au centre en forme de dais. Au sommet, une croix fédérale, en lierre, à laquelle était suspendue une corbeille de fleurs. De chaque côté de la route, des mâts enguirlandés, reliés à l'arc principal par des guirlandes, et dessinant deux portiques plus petits.

L'ensemble était très artistique et devait produire un bel effet.

— Mais qu'est-ce que cela ? demandai-je.

C'est tout simplement l'arc-de-triomphe élevé par les habitants de la Croix-d'Ouchy, à l'occasion des fêtes universitaires. Il nous a bien fallu le faire photographier, pour qu'on y croie. Le temps était si mauvais le mardi, jour de la course à Montreux et de la soirée vénitienne, que bien peu de personnes ont pu apprécier notre travail.

— C'est en effet bien regrettable, répondis-je, car votre arc-de-triomphe est, sans contredit, l'un des plus beaux motifs de décoration de nos dernières fêtes.

— Eh bien, me fit-il en souriant, ne méritons-nous pas une compensation ?

— Sans doute, et bien que ce ne soit pas précisément à la compagnie du Lausanne-Ouchy de récompenser votre patriotisme, espérons néanmoins qu'elle voudra bien donner le bon exemple. Vos vœux sont du reste ceux des nombreux Lausannois qui apprécient les délicieuses promenades, dont la Croix-d'Ouchy est le centre.

— Puisse la Compagnie vous entendre ! me dit mon interlocuteur, en me serrant la main.

Ein reing dè pareint.

On gaillà qu'est z'u l'autro dzo pè Mordze po l'einterrà d'on cousin germain qu'étai moo, tràovè à la gâra, ein saillseint dâo trein, on autro cousin, que l'atteindâi, et n'ont pas pu sè derè : atsi-vo ! sein allâ partadzi on demi. Tot ein bêvesseint on verro, l'ont dévezâ dâo